

*Lettre(s) de la magdelaine (extraits)*  
<http://www.lettre-de-la-magdelaine.net>  
**Des livres, pour penser avec Jean-Luc Nancy...**

*Lettre du 17 mars 2011*

[...]

**Jean-Luc Nancy, *Maurice Blanchot Passion politique*.**

« Mais pour autant la communauté n'est pas une abstraction, ni un idéal flottant en l'air ; la communauté est elle-même ce mouvement ce rapport sans cesse en déplacement ; la communauté est le mouvement de l'écriture.<sup>1</sup> »

Puisque précisément présenté par Jean-Luc Nancy, arrive sans doute à *son* heure, ce livre, qui porte en sous-titre : *lettre-récit*. Il s'agit d'une lettre de Maurice Blanchot à Roger Laporte du 22 décembre 1984. S'y ajoute une Lettre de Dionys Mascolo à Philippe Lacoue-Labarthe du 27 juillet 1984. Toutes deux avec les *fac-simile* : tapuscrit pour la première, manuscrit pour la seconde. Les dates disent un contexte, le projet de réalisation d'un *Cahier[s] de L'Herne*, sous la direction de Michel Haar. Projet qui n'aboutit pas<sup>2</sup>, et dont Jean-Luc Nancy donne ici les raisons, et développe, en temps que seul témoin direct vivant, à la fois sa compréhension des faits, mais aussi son point de vue, non seulement à leur égard, mais aussi sur une certaine réception du parcours de Maurice Blanchot en ces années-là.

La parution, l'année précédente, de *La Communauté inavouable*<sup>3</sup> en réponse à l'article de Nancy *La Communauté désœuvrée*, dans la revue *Aléa*, était à l'origine de la sollicitation de ce dernier ; ses liens avec Philippe Lacoue-Labarthe, (à l'époque en plus grande proximité avec Blanchot) conduisent à la médiation de Roger Laporte dont on sait les affinités tant avec l'un qu'avec l'autre. Si la lettre-récit du 22 décembre 1984 lui est destinée, elle l'est tout autant à Lacoue-Labarthe, ce que précise Blanchot in fine. Quant à la lettre de Mascolo, dans la mesure où elle comporte une analyse en profondeur, Nancy a souhaité l'incorporer à la réflexion, sans qu'elle soit pour autant une pièce décisive quant à la vérité de ce qui fait question, mais pour ce qu'elle suscite précisément de réflexion à venir.

En particulier - ce qui lui donne toute sa place ici - cette lettre évoque lumineusement les problématiques d'écriture *avec* ou sans pensée, et tout autant cette vue « qui de l'existence de la littérature peut conclure à la nécessité du communisme »<sup>4</sup>.

Quant au récit de Blanchot ? Je peux présumer que vienne le hanter la déclaration finale de *La folie du jour* : « Un récit ? Non, pas de récit, plus jamais<sup>5</sup>. » Il s'agit essentiellement de la relation de l'activité du journaliste dans les temps qui précèdent l'armistice de 1940, mais non moins, et c'est, si l'on ose l'expression, le Blanchot qui nous est plus familier, pour ce qui est de « la vraie vie » (*l'écriture, le mouvement de l'écriture, son obscure recherche*), la mention que le partage entre une activité diurne (le journalisme, les tâches alimentaires) et l'activité nocturne (l'écriture, qui à la façon de Kafka, *rend étranger à toute autre exigence qu'elle-même, en changeant l'identité ou en l'orientant vers un inconnu insaisissable et*

*angoissant*), cette partition a pu « hâter une sorte de conversion de [soi]-même en [l']ouvrant à l'attente et à la compréhension des changements bouleversants qui se préparaient ».

Dans la trentaine de pages qui forment sa présentation, Jean-Luc Nancy, qui s'était autrefois exprimé avec une netteté comparable<sup>6</sup>, mais sans se référer à ces documents, esquisse les lignes d'un travail encore à venir<sup>7</sup>, dont le sien sous l'angle de la passion. Le titre de l'ouvrage se réfère à la fin de la lettre-récit de Blanchot : « *En quelque sorte, j'ai toujours eu une certaine passion politique*<sup>8</sup>. »

Je ne résume pas l'économie de ces quelque trente pages, elles sont passionnantes et à lire ! En revanche, comme pour y inciter, mais aussi par ce que s'y dessine aussi une attente (livre à venir !), j'éprouve donc la nécessité de citer longuement les pages 30 et 31 :

« [Certes, il ne s'agissait que de pressentiments confus - et la confusion des esprits est bien une marque de l'époque - et, de plus, Maurice Blanchot n'a pas seulement réfléchi. Il s'est aussi égaré dans la vaticination et dans l'imprécation.] Cet emportement a deux aspects : d'une part, c'est celui d'un esprit enflammé de convictions reçues, de certitudes farouches et de ce fait forcément courtes ; d'autre part, c'est celui d'une pensée tendue à l'extrême, par l'extrême. Ces deux aspects présentent les deux faces de la même « passion » dont la lettre parle pour finir [*cf. supra*]. Il est toujours difficile d'invoquer sa propre passion dès qu'elle peut offrir une face sombre. Ne serait-ce pas toutefois le propre de la passion que d'avoir deux visages et n'y aurait-il pas aussi quelque courage à se réclamer, sans excuse ni vantardise, d'une force qui nous divise<sup>9</sup> ?

Il est en tout cas remarquable que dans *La Communauté inavouable* Blanchot ait repris d'une certaine manière la veine passionnelle. C'est un aspect de ce livre qui n'a, pour ce que je sais, presque pas été commenté. Je ne m'y arrête qu'un instant. Lorsqu'il a trouvé - par le numéro d'*Aléa* - l'occasion de reprendre explicitement une réflexion sur « la communauté » dont on peut penser qu'il se sentait comme tenu de la garder discrète, voire secrète, il l'a menée dans une direction - au demeurant éloignée de la mienne, sinon opposée - qui faisait surgir dans le fond obscur de la communauté une « communion » à plusieurs faces (érotique, chrétienne, littéraire). Il est permis de penser qu'il jouait là - à travers le prisme du mot « communisme » revisité - quelque chose de ce qui l'avait aimanté naguère sous d'autres termes. Mais il ne s'agit plus de « droite » ou de « gauche ». Il s'agit d'un registre plus profond que la politique, celui de l'être-en-commun qui ne saurait se réduire à la politique. Peut-être l'« inavouable » est-il à ce compte, outre un caractère propre de cette « communion », le caractère d'une affirmation que Blanchot savait être risquée, difficilement tenable, exposée à un retour des accusations bien-pensantes. »

\*\*\*

En même temps que *Maurice Blanchot Passion Politique*, les éditions Galilée donnent un recueil d'essais de Juan-Manuel Garrido *Jean-Luc Nancy Chances de la pensée*<sup>10</sup>. Ce jeune Universitaire chilien<sup>11</sup>, a effectué sa thèse sous sa direction, publiée également chez Galilée, *La formation des formes*<sup>12</sup>, dans laquelle je souligne : « Il faut aussi décrire la formation de ces formes pures elles-mêmes, qui a lieu à même ce qui, soudain, arrive, se trace, se forme, c'est-à-dire dans l'acte - à vrai dire *pure passion* - où la sensibilité commence. »

Création ex nihilo, vie éternelle, corps, toucher et soi, brièvement la torture, la chance de la pensée que représente l'expérience de celle de Jean-Luc Nancy, telle que la perçoit Juan-

Manuel Garrido s'inscrit ici dans le programme général de déconstruction du christianisme<sup>13</sup> initié au début des années 90, et plus spécialement sous l'angle de l'idée d'incarnation<sup>14</sup>.

© Ronald Klapka, 17 mars 2011.

<sup>1</sup> Jean-Luc Nancy, dans le documentaire, "Maurice Blanchot" INA/FR3, 1998, conçu par Hugo Santiago et Christophe Bident. Lire la retranscription de ce propos.

<sup>2</sup> Relativement à cet « air du temps », le lecteur intéressé pourra trouver dans les archives de *La Quinzaine littéraire*, deux lettres de Maurice Blanchot (17, 21 avril 1977), que Maurice Nadeau publia en 1998 (*Quinzaine* du 16/06, numéro 741), suite à la parution de *Blanchot, partenaire invisible* de Christophe Bident et des réactions qu'elle suscita.

<sup>3</sup> Le livre de Maurice Blanchot publié aux éditions de Minuit en 1983 n'en a sans doute pas fini de susciter le commentaire, en raison des auteurs qu'il convoque : Bataille, Duras, des problèmes soulevés : le politique et la communauté, le communisme de pensée, la communauté des amants (v. cette esquisse), des interlocuteurs invisibles (Lacan, Derrida), et bien sûr de la stature de l'auteur de l'Écriture du désastre ; Nancy y est revenu à l'occasion d'une édition italienne du livre de Blanchot, avec *La Communauté affrontée* ; récemment il s'interrogeait sur le minimum d'œuvre que suppose le désœuvrement dans un entretien avec Ginette Michaud ; il prévoit de revenir à nouveau sur le livre et les questions qu'il ne finit pas de poser.

<sup>4</sup> Ainsi que l'exprimait la fin de cette lettre à Ilija Bojovic : « Écrire, la demande d'écriture (non plus l'écriture qui était toujours mise au service de la parole orale ou encore de la pensée idéologique, mais au contraire, l'écriture doucement libérée par sa propre force comme si elle s'adonnait à l'interrogation qu'elle est la seule à cacher) libère peu à peu toutes les autres possibilités, une manière anonyme d'être en relation et de communiquer (qui remet tout en question, en premier lieu l'idée sur Dieu, sur Soi, sur la Vérité et ensuite sur le Livre et l'Œuvre eux-mêmes), afin que cette écriture considérée dans son austérité énigmatique n'ait pas pour finalité le Livre, la marque de la fin en quelque sorte, mais l'écriture que l'on pourrait envisager hors du discours, hors du langage. Ce que j'essaie de dire (et de poser comme problématique) est la chose suivante : l'écriture, comme je l'ai envisagée, semble supposer un changement d'époque et pour parler de façon hyperbolique, la fin de l'Histoire et va en ce sens au-delà de l'avènement du communisme. Ce dernier est reconnu comme suprême, ne laisse rien en paix car le communisme est encore de l'autre côté du communisme. L'écriture devient alors une responsabilité effrayante. D'une manière invisible, l'écriture est appelée pour détruire, anéantir un discours dans lequel nous étions si malheureux, confortablement installés, renfermés. De ce point de vue, écrire est la plus grande force car elle enfreint inévitablement la Loi, toutes les lois ainsi que sa propre loi. Écrire, c'est fondamentalement dangereux, innocemment dangereux. » (Europe, n° 940/941, 2007.)

<sup>5</sup> Maurice Blanchot, *La folie du jour*, Gallimard 2002, Fata Morgana, 1973. Ce bref « récit » n'en a pas fini de susciter les exégèses les plus subtiles. En voici une, passionnante : Antoine Philippe, *La folie du psy* (Espace Maurice Blanchot).

<sup>6</sup> Il s'agit de *À propos de Blanchot*, pp. 55-58, in *L'Œil de bœuf*, 14/15, mai 1998. Relevons cette articulation du littéraire et du politique : « Blanchot s'occupe, pour finir, sous les noms d'"écriture" ou de "désœuvrement", de la condition faite au sens, à sa production et à sa circulation, lorsque sont suspendues les fascinations et les distractions, les figures pleines de la signification et de la communication : bref, les mythes. La rupture (qui certes ne fut pas d'emblée donnée à Blanchot) avec toute "nouvelle mythologie" définit un écart et au romantisme et à la "littérature" même. Pas de certitudes acquises, cela veut dire au moins : rien d'assuré quant à la communauté (rien de disponible quant au "peuple" ou quant à la "cité"). La certitude, au contraire, que tout imaginaire de la communauté la dénature - et qu'en même temps il n'y a de sens qu'en commun (non communiel). Ces deux propositions définissent l'envers du fascisme, l'envers des camps mis par les camps dans une lumière nue, et une tâche de pensée à laquelle Blanchot n'a pas cessé de prendre sa part. Or c'est une question du mythe qui articule aussi bien la question du fascisme que celle, aujourd'hui, d'une pensée autre de la communauté et de l'histoire. Plus précisément : c'est le rapport au mythe, à l'idée mythique ou mythologique, qui fait ici la différence entre les pensées (on le vérifie chaque jour, et une lecture des textes de Blanchot dans leur séquence historique le vérifierait aussi). C'est-à-dire aussi : la question de savoir comment soutenir l'absence de mythe. En d'autres termes, c'est la question de savoir comment, désormais, l'imaginaire peut rendre

compte du symbolique (du lien, ou du sens). Ou bien, pour l'essayer avec d'autres mots encore : comment s'opère désormais ce que certains appellent la "subjectivation", l'appropriation d'une identité (et) de son être-en-commun. »

<sup>7</sup> Ce travail à venir, est-il précisé, ne méconnaît en rien, ceux, qui font autorité, de Christophe Bident ou de Leslie Hill, tout comme celui-ci s'inscrit en quelque sorte sous leur contrôle.

<sup>8</sup> Cf. Maurice Blanchot, *Écrits politiques*, Guerre d'Algérie, Mai 68, etc. 1958-1983, *Lignes* - Leo Scheer, 2003. Limpide aux pages 154 à 163, est la lettre adressée au Nouvel Observateur, le 10 novembre 1987, auquel le magazine donna pour titre *Penser l'Apocalypse*, suite à la publication du livre de Victor Farias : *Heidegger et le nazisme* chez Verdier.

<sup>9</sup> Sur ce *versant* de la passion, reconnaissance à Évelyne Grossman qui me fit lire de Pierre Fédida [à l'occasion du n° 940/941 d'Europe] : *Humain, déshumain*, (PUF, 2007). Elle note : « Pour lire *Finnegans Wake*, Joyce souhaitait un idéal lecteur insomniaque. Pour qui veut lire Blanchot, il faut sans doute une certaine plasticité psychique, une aptitude à la perte temporaire de nos représentations fixées, une souplesse des identifications - un penchant au « déshumain » peut-être, à condition d'entendre dans le terme ce qu'il implique aussi de positivité : la richesse d'un affranchissement provisoire des limites dites « humaines ». En ce sens, Pierre Fédida a raison de souligner que « l'écriture de Blanchot invite à se départir d'une représentation des identités sexuelles » (c'est ce qui le distingue en grande partie de Bataille). Ainsi, dans *Le Très Haut*, le corps c'est le fracas, la scène érotique n'a pas le support de personnages ; on ne peut pas identifier un homme ou une femme. La psychanalyse ne pense pas assez conclut-il que « l'expérience sexuelle est une perte d'identité ». Tout comme la lecture de Blanchot.

<sup>10</sup> Juan-Manuel Garrido *Chances de la pensée, À partir de Jean-Luc Nancy*, Galilée, 2011.

<sup>11</sup> Voici sa page à l'Université Diego Portales à Santiago du Chili.

<sup>12</sup> Juan-Manuel Garrido, *La Formation des formes*, Galilée, 2008.

<sup>13</sup> Faut-il rappeler *La Déclosion*, *L'Adoration* et autres *Visitation* ?

<sup>14</sup> Deux "pistes" pour le lecteur : *Chance de la pensée*, dans *Contre-attaques* n 1, janvier-juin 2009, pp. 25-28, et *Le corps insacriable*, in *Europe* n° 960, avril 2009, pp. 277-283.

## Nancy/Blanchot

Idoia Quintana Domínguez, *Les Lettres Romanes*, vol. LXIX, 1-2, 2015

Dans sa présentation, Nancy souligne que son effort consistera à poser des questions plus qu'à proposer une analyse de la lettre-récit. Comment lire et juger les phénomènes politiques des années trente est la première difficulté qui surgit. À travers d'un bref parcours consacré aux faiblesses de la démocratie en Europe après la Première Guerre mondiale, à la « crise du politique » et aux réponses données par le fascisme et le communisme, Nancy montre comment le combat politique de cette époque est devenu « un combat spirituel ou de civilisation » (p. 25). Face à un tel ébranlement, Blanchot a eu conscience de cet enjeu et a appelé à une sorte de révolution plus profonde qu'un renversement du politique qui, sans épouser le fascisme, relevait d'une exaltation tendant à l'extrême. L'antisémitisme supposé de Blanchot est également examiné à partir d'un catholicisme que Nancy trouve interne à la pensée de Blanchot et qui, avec des variations, resterait présent dans l'ensemble de l'œuvre de cet écrivain.

La lettre-récit de Blanchot, tissée de références biographiques, évoque sa collaboration à divers journaux et ses prises de position dans chacun d'eux : le refus de collaborer avec *L'Ordre nouveau*, l'exclusion de Brasillach et la mise à l'écart de l'Action française comme conditions pour collaborer à *Combat*, les raisons pour rejeter *L'insurgé*, sa position comme rédacteur en chef dans *Le Rempart* et finalement sa posture dans le *Journal des débats* où il a collaboré pendant la plupart de ces années. À cette écriture que Blanchot dénomme « l'écriture du jour », il oppose « l'écriture de la nuit » qui, consacrée à la littérature, lui permet de faire l'épreuve de « se priver de toutes assurances qu'une pensée politique préétablie peut procurer » (p. 61). Selon Blanchot, cette dernière écriture a provoqué sa « conversion », c'est-à-dire une métamorphose qui l'a conduit vers l'exigence d'un questionnement profond du politique.

Comment comprendre la position de Blanchot pendant les années 30 ? Et comment comprendre le passage du Blanchot des années 30 au Blanchot des années 40 ? Voilà les questions qui s'imposent au long du livre et que l'on retrouve dans la lettre de D. Mascolo avec une réponse qui s'éloigne de l'hypothèse de Nancy. Sur ces questions, Blanchot, plutôt que de se justifier, a choisi de laisser un témoignage.